

Mais bien peu connaissent la poésie allemande à laquelle répondit d'une façon aussi sanglante le poète qui dort maintenant sous le saule pleureur du Père Lachaise. Ce défi est de Becker, poète allemand d'une certaine vogue. Ainsi que la réplique de Musset, il fut d'abord publié il y a quelques trente ou quarante ans, il eut un immense retentissement en Allemagne. Les événements de 1870 prêtèrent cependant à ces deux morceaux une nouvelle importance et ils furent de part et d'autre, pour ainsi dire le chant de guerre. Je vais vous citer une traduction du Rhin Allemand de Becker.

LE RHIN ALLEMAND.

Ils ne l'auront pas le libre Rhin Allemand, quoiqu'ils le demandent dans leurs cris comme des corbeaux avides ;

Aussi longtemps qu'il coulera paisible, portant sa robe verte ;
aussi longtemps qu'une rame frappera ses flots.

Ils ne l'auront pas, le libre Rhin Allemand, aussi longtemps que les cœurs s'abreuveront de son vin de feu :

Aussi longtemps que les rocs s'élèveront au milieu de son courant ;
aussi longtemps que les hautes cathédrales se reflèteront dans son miroir.

Ils ne l'auront pas le libre Rhin Allemand, aussi longtemps que de hardis jeunes gens feront la cour aux jeunes filles élancées ;

Ils ne l'auront pas, le libre Rhin Allemand, jusqu'à ce que les ossements du dernier homme soient ensevelis dans ses vagues.

Voici maintenant la réponse de Musset :

Nous l'avons eu votre Rhin Allemand ;
Il a tenu dans notre verre.
Un couplet qu'on s'en va chantant
Efface-t-il la trace altière,
Du pied de nos chevaux, marqué dans votre sang ?

Nous l'avons eu votre Rhin Allemand ;
Son sein porte une plaie ouverte,
Du jour où Condé triomphant
A déchiré sa robe verte.
Où le père a passé, passera bien l'enfant.

Nous l'avons eu votre Rhin Allemand,
Que faisaient vos vertus germanes,
Quand notre César tout-puissant
De son ombre couvrait vos plaines ?
Où tomba-t-il alors, ce dernier ossement ?